



La Foi de Toujours

« Sans la Foi, il est impossible de plaire à Dieu. » (Heb. XI, 6)

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X - Antilles et Guyane

Juillet-Août
2015

Le mot de notre fondateur

« L'évêque consacre également les temples de Dieu, les grandes églises, les cathédrales. Toutes les grandes églises ont été consacrées avec du Saint Chrême aussi ; les calices, les patènes, sont consacrés également. Ces objets servent à louer Dieu, servent au Sacrifice de Notre Seigneur, servent à Dieu Lui-même.

Alors pourquoi, vous, vous êtes consacrés ? Parce que vous devez servir Dieu. Vous êtes consacrés pour servir le Bon Dieu. »

Sermon de Confirmation
7 Juin 1981

Les objets du culte (suite)

Noire ou blanche, la soutane est-elle l'uniforme du prêtre, doit-il la porter seulement à l'office ou tout le temps ?

La soutane dérive de l'antique toge romaine ; en enveloppant le corps entier, elle représente la modestie et la mort au péché. Dès que l'habit religieux s'uniformisa, l'Eglise veilla à choisir une couleur discrète ; la couleur noire fut universellement adopté au XVI^e siècle pour l'Eglise latine, les ordres religieux conservèrent leur habit propre : noire pour l'humilité, la pénitence. Les prélats portent dans certaines circonstances la couleur violette et les cardinaux le



rouge. Le pape seul est autorisé à porter la soutane blanche, exception faite pour les prêtres dans les pays chauds, pour les aider à supporter la chaleur.

La longueur de l'habit signifie la persévérance, la pudeur et la chasteté, et l'ampleur de la charité sacerdotale.

La soutane est l'habit distinctif du prêtre, et le droit canon stipule expressément qu'il doit la porter (canon 811). « La sainte soutane, dit M. Olier, est un signe extérieur qui manifeste l'état intérieur de l'âme ».

Votre explication est bien belle, mais l'habit ne fait pas le moine : le plus important, c'est ce qu'il y a au fond de l'âme, et non le vêtement ?

Oui, c'est vrai, mais le dicton dit bien : « l'habit ne fait pas le moine, mais il y contribue ». Juste remarque à laquelle j'ajouterai que cet habit permet à celui qui n'a pas encore l'âme toute consacrée à Dieu d'y parvenir, ou au moins de ne pas la perdre totalement.

Le concile de Trente (session XIV) et les statuts d'Angers sont clairs sur cela : « L'habit ecclésiastique inspire toujours de la vénération et du respect pour celui qui en est revêtu, en même temps qu'il porte le prêtre à se respecter lui-même, et qu'il l'empêche de s'écarter de la réserve et des convenances qu'exige sa dignité. »

En résumé : seul ou avec d'autres, vacances ou ministère, travail ou prière : « Garde ta soutane et ta soutane te gardera » disait un saint prêtre.

Pourquoi le prêtre s'habille-t-il autant pour la messe alors qu'il fait chaud ?

Le Seigneur n'a pas déterminé lui-même le nombre, la forme et la couleur des ornements, de plus il n'en avait pas besoin puisqu'il est l'unique, le Prêtre par excellence, tandis que ses ministres tiennent sa place et sacrifient

en son nom. C'est pour que le prêtre épouse les vertus du Christ, et conserve l'esprit de sainteté tout au long du sacrifice, que l'Eglise romaine prévoit que le prêtre revêt un costume spécial composé de six éléments. Saint Jérôme s'exclame : « De même que Dieu donna à Moïse de porter des vêtements pour le ministère de l'autel, les prêtres porteront des vêtements bénits qui les protégeront des tentations et l'aideront à servir Dieu avec dignité, persévérance, tranquillité et dévotion. »



Pouvons-nous voir en particulier ces six éléments composant l'ornement du prêtre à la messe ?

✘ L'Amict : est un rectangle de tissu en lin de 80 et 60 cm de côté et pourvu de rubans aux deux extrémités. Posé sur la tête puis sur les épaules, c'est le premier linge que revêt le prêtre. Il serre autour du cou et est comme un frein, une correction de la parole, dit Saint Amalraire en reprenant les mots du Pontifical.



Le Missel, quant à lui, fait référence à Saint Paul aux Ephésiens (VI, 17), de même que la prière que le prêtre dit en le mettant : « Mettez, Seigneur, sur ma tête le casque du soldat pour vaincre toutes les ruses du diable en triomphant des artifices de tous les ennemis. »

✘ L'Aube : tire son nom de sa blancheur (*alba* en latin) ; c'est, semble-t-il, une survivance de la longue tunique romaine qui devint l'habit des ministres à l'autel. Vers le XVI^e siècle, l'art de la dentelle apparut et fut employé à l'ornementation de l'aube, donnant à cet habit très sobre sa sainte délicatesse pour Dieu.

Elle symbolise la pureté sans tache dont l'âme du prêtre doit être revêtue pour pénétrer dans le Saint des saints.

✘ Le Cordon : de fil ou de soie tressé, dont les extrémités sont terminées par des glands, est blanc ou de la couleur de la fête du jour. Il sert à remédier à l'incommodité de l'ampleur de l'aube et est rendu obligatoire depuis le IX^e siècle.

Le prêtre dit cette prière en le mettant : « Ceignez-moi, Seigneur, de la ceinture de pureté, et éteignez dans mes reins l'ardeur des passions, afin que la vertu de continence et de chasteté demeure en moi ».

Le cordon symbolise donc la vigilance pour conserver la chasteté que représente l'aube blanche, vertu que le prêtre doit pratiquer, car il tient dans ses mains le corps sacré de Jésus, et qu'il s'identifie au Seigneur en parlant en son nom. Les deux glands du cordon sont le jeûne et la prière : par eux seuls peut être chassé le démon de la concupiscence.

✘ Le Manipule : est cette longue bande d'étoffe simple ou ouvragée que le prêtre porte au bras gauche. Il provient soit de la serviette du grand-prêtre dans l'Ancienne Alliance, soit d'une étiquette de la haute société romaine. Cet ornement marqué d'une croix ne semble pas avoir d'utilité propre, mais il est l'héritage de la tradition, et sert uniquement à la messe. Porté au bras gauche, il représente les choses de la terre, alors que le bras droit représente les choses du ciel.



✘ L'Étole : est cette bande de tissu orné que le prêtre porte sur les épaules et laisse pendre ; c'est l'insigne du pouvoir d'ordre et sa manière de la porter distingue l'évêque du prêtre et du diacre, puisqu'à la messe l'évêque la porte droite, le prêtre la porte croisée sur sa poitrine, tandis que le diacre la porte en bandoulière. Cet ornement rappelle le bon pasteur qui porte la brebis sur son dos. L'étole est prescrite pour les bénédictions, les sacrements, et se montre d'une grande efficacité pour repousser le démon. Elle symbolise l'amitié de Dieu nécessaire pour rendre les œuvres du prêtre dignes et méritoires.

✘ La Chasuble : était à l'origine une sorte de manteau rond avec une ouverture au centre pour la tête ; on le relevait en plis sur les bras, mais cela était vraiment inconfortable. D'origine profane, elle devint au IV^e siècle l'uniforme sacerdotal. Au VIII^e siècle, elle n'est plus en laine mais en soie. Au XIV^e siècle, elle prendra la forme d'un scapulaire pour faciliter les mouvements du prêtre.

L'ornementation de cet habit est très codifiée : elle porte une croix sur le devant pour les chasubles italiennes et au dos une large colonne, pour la chasuble française c'est l'inverse. Elle symbolise trois réalités importantes : la charité, la pureté et le joug du Seigneur.

Vêtement porté en dernier au-dessus des autres, elle indique la charité qui est la reine de toutes les vertus. Robe de l'innocence déployée à la fin de l'ordination du nouveau prêtre, elle symbolise la justice du confesseur ; c'est aussi le joug de la croix et la colonne de la vérité qu'endosse le prêtre pour accomplir le sacrifice et prêcher comme un autre Christ.

A quoi correspondent les symboles que l'on peut apercevoir sur les ornements à la messe ?



L'épi de blé représente le pain, donc l'Eucharistie, la grappe de raisin le sang de Jésus, les fleurs quant à elles remplissent leur fonction naturelle d'ornement, et représentent les vertus. Parfois ce sont des lettres que l'on aperçoit : IHS, pour indiquer Jésus Sauveur des hommes ; JMJ, pour Jésus Marie Joseph ; l'Alpha et l'Omega symboles de l'éternité. Mais il y a encore l'agneau, symbole parlant de « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde », et le pélican mystique qui se perce le côté pour nourrir ses petits, allégorie adaptée à Jésus et à l'Eglise qui aime ses enfants. Il y a aussi la colombe, personnification du Saint-Esprit,

et le poisson qui en grec indique par chacune de ses lettres les initiales de « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur ».

On parle aussi de vases sacrés : quels sont-ils et quelle est leur part à la célébration du sacrifice ?

La patène : est à l'origine un plat peu profond destiné à contenir les mets. Les Evangiles ne parlent pas de son usage au cours de l'institution de l'Eucharistie ; toujours est-il qu'il existe dès l'origine du Christianisme. En général, de la même matière que le calice auquel elle correspond, le droit canon précise qu'elle doit être d'argent et doré du côté supérieur.

Leur dimension est petite par proportion à l'hostie, et à la naissance de l'art gothique les bords furent amincis, permettant de ramasser les moindres parcelles d'hostie.

Le calice : désigne dès l'antiquité un vase à boire de forme particulière, mentionné expressément dans les quatre récits de la Cène et même dans les paroles de Notre Seigneur ; c'est un signe biblique de la récompense et le symbole de l'unité de l'Eglise dans le sang de Jésus. Dès la Cène, cette coupe profane fut consacrée à un saint usage : c'est pour cette raison que la tradition dit que Jésus choisit le plus beau que possédait le Cénacle, et que l'Eglise recherchera pour ce vase une riche décoration. La forme évoluera au cours des siècles comme sa décoration, les pierreries et les émaux donnèrent au calice roman sa richesse massive, le calice de type gothique apparut au XIIIe siècle, et est à la ressemblance de l'architecture des cathédrales, ciselé et élancé. La renaissance eut une grande influence sur la décoration, apportant la finesse et l'harmonie tout en considérant l'aspect pratique. La coupe doit être d'argent et dorée à l'intérieur, puisque ce vase sert à la consécration du sang de Jésus, et ce vase est consacré comme la patène. Comme l'autel et le tabernacle, le calice est « vêtu » du voile jusqu'à l'offertoire, car il est juste que ce qui est sacré soit caché.

Le ciboire : est le vase conçu pour contenir les hosties consacrées dans le tabernacle ; il est apporté à la communion. Contrairement aux deux autres, il n'est pas consacré, mais simplement béni, ce qui veut dire que le servant peut le toucher de ses mains. Lorsqu'il est couvert d'un pavillon, cela indique qu'il contient des hosties consacrées et que l'on doit donc faire une genuflexion devant. ◆





**Souviens-toi du
« pourquoi ? »
de notre Guyane !**

La loi du 5 juillet 1904 vint interdire aux congrégations religieuses le droit d'enseigner.

Au cours de l'été 1904, une série de mesures visant à combattre l'influence de l'Eglise sont prises en France : débaptisations des rues portant un nom de saint, fermeture de 2500 écoles religieuses, promotion systématique des fonctionnaires anticléricaux et révocation des catholiques. Le 30 juillet, la rupture diplomatique avec le Saint-Siège est consommée.

En Guyane, les Sœurs s'occupant des hôpitaux se voient contraintes de partir. Le 2 janvier 1904, un décret ministériel expulsant les Sœurs de Saint-Paul de Chartres de l'hôpital de Cayenne est paru. Six mois plus tard, l'expulsion concerne tous les établissements de la pénitencière (l'Île Royale, l'Île Saint Joseph, l'îlet la Mère, la Montagne d'Argent, à Saint Georges, à Montjoly, à Saint Jean, Saint Pierre, Saint Louis, aux Hattes et bien sûr à Saint Laurent du Maroni).

Le 1^{er} Mars, une Sœur écrit à la Mère Supérieure : « Ma bonne Mère, on a dit à nos Sœurs du Camp Saint-Denis, ces derniers jours, que leur maison était laïcisée, mais on leur donne le temps de partir ainsi qu'à nos Sœurs des pénitenciers. On dit qu'au mois de mai, il n'y aura plus ni Frères, ni Sœurs. » ♦

Le Sacrifice de la Messe d'après les miracles

L'autel est un nouveau Calvaire où notre divin Sauveur s'immole tous les jours et d'où son Sang rejaillit sur les âmes pour les sanctifier.

Mais ce sacrifice est non sanglant, bien qu'il soit un vrai sacrifice : la mort de la victime n'y intervient pas réellement, mais seulement d'une manière mystique. Par la vertu des paroles de la consécration, le Corps et le Sang de Jésus-Christ sont séparés de telle sorte que, si le Sauveur pouvait mourir de nouveau après être ressuscité d'entre les morts, il mourrait réellement, car les paroles sacramentelles, comme un glaive mystérieux, sépareraient son Corps et son Sang.

Quand donc, en certains miracles, le sang coule sur l'autel, c'est pour exprimer d'une manière saisissable par nos sens l'immolation mystique qui se fait à la sainte Messe : mais les membres du Christ ne sont pas déchirés ; la souffrance ne l'atteint pas, parce qu'il ne peut plus être atteint ; le sang qui paraît n'est pas le Sang du Christ sortant par des plaies douloureuses pouvant amener la mort.

Année 1263. - Bolséna et Orviéto.

Le miracle de l'église Sainte-Christine.

C'était l'époque où l'Allemagne, sans cesse déchirée par la guerre depuis la mort de l'impie Frédéric II, n'avait pu encore se choisir un empereur ; et les compétiteurs, se disputant la couronne, jetaient le trouble dans toutes les provinces germaniques. Un prêtre de ces contrées, jusque-là distingué par sa piété et par la pratique des vertus sacerdotales, vit un jour sa foi attaquée par de terribles doutes ; ils portaient spécialement sur l'adorable Sacrement de l'autel. A chaque instant, il avait à subir de nouveaux assauts de la part de l'esprit des ténèbres : *Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus !* comment ces paroles, si simples et si courtes, peuvent-elles faire, du pain et du vin, la vraie Chair et le vrai Sang de Jésus-Christ ? Telles étaient les questions que le père du mensonge faisait renaître dans cette âme d'ailleurs fort attachée au service de Dieu. Il l'amenait peu à peu à ne voir dans le prêtre qu'un homme ordinaire, sans considérer le pouvoir auguste que lui a conféré l'onction sainte. Or, s'arrêter à la faiblesse du ministre et ne pas remonter jusqu'à Dieu, dont la puissance est sans bornes, c'est s'exposer aux plus fatales erreurs. Mais le pauvre prêtre, ainsi tour-

menté par l'épreuve, avait recours à la prière et demandait au Ciel la lumière qui lui rendrait la paix. Dieu ne dédaigna pas les cris de détresse de son ministre : et le Sacrement de vie, après avoir été l'occasion des manœuvres infernales, dut bientôt servir à la défaite de Satan.

Il est sur la terre un lieu privilégié, où jaillit toujours vive et pure la source de la foi : c'est à la ville de Pierre qu'il faut aller puiser la vérité. Notre infortuné prêtre le comprit, il fit vœu de visiter le tombeau des saints Apôtres pour s'y raffermir dans la croyance catholique. Après un long et pénible voyage, il arriva à Bolséna, antique cité qui, du temps des Romains, comptait parmi les principales villes de Toscane, mais qui ne garde plus de sa grandeur passée que des ruines et des tombeaux. C'était en décembre 1263. Un vieux temple, dédié jadis à Apollon, et dès les premiers siècles, consacré à la glorieuse vierge Christine, se recommandait à la piété du pèlerin ; il voulut célébrer la sainte messe à l'autel où l'on voit encore, miraculeusement gravée dans le marbre, l'empreinte des pieds de l'illustre martyre.

Parvenu au moment où il devait diviser l'Hostie sainte, le célébrant tenait ce Pain sacré sur le calice, quand il le vit, ô prodige ! prendre l'aspect d'une chair vive d'où le sang s'échappait goutte à goutte. La partie cependant qu'il tenait entre les doigts conservait l'apparence du pain, comme pour attester que cette Hostie, si subitement changée dans sa forme extérieure, était bien celle qui, peu d'instant avant, cachait sous le voile des apparences le Corps et le Sang de Jésus-Christ. Bientôt l'abondance du sang fut si grande qu'il empourpra le corporal de taches nombreuses ; plusieurs purificateurs, avec lesquels le prêtre essayait d'étancher cet écoulement mystérieux, furent aussi imbibés en peu de temps.

La vue de cette Hostie changée en chair, ce sang qui coulait sans interruption, remplirent le célébrant d'une frayeur indicible, mais aussi d'une sainte joie : car il reconnaissait que Dieu venait d'exaucer ses prières et répondait à ses doutes d'une manière irréfutable. Mais, pour ne pas scandaliser les fidèles, s'ils venaient à savoir le motif qui avait déterminé ce prodige, il voulut tenir secret un événement si extraordinaire.

C'était compter sans les projets de Dieu, qui voulait par là raviver la foi d'un grand nombre : aussi, comme il repliait le corporal pour dissimuler les taches qui en couvraient une grande partie, les merveilles se multiplièrent. Dans chacune des gouttes qui continuaient à couler de l'Hostie apparaissait une figure humaine, la face adorable du Sauveur couronné d'épines, telle qu'elle était à cette heure douloureuse où Pilate montra Jésus au peuple altéré de son sang.

La terreur empêcha le prêtre d'achever le saint Sacrifice. Dans ces cas

extraordinaires, comme l'enseigne saint Thomas d'Aquin, le célébrant peut se dispenser de terminer les fonctions sacrées. Il enveloppa donc dans le corporal tout maculé de sang l'Hostie changée en chair, le plaça sur le calice et quitta l'autel. Mais le sang coulait si abondamment que, durant le trajet de la chapelle à la sacristie, de grosses gouttes tombèrent sur les pierres du pavé. C'est ce qui trahit le prêtre, et le miracle fut bientôt connu dans toute la ville.

Le Souverain Pontife résidait alors avec sa cour à Orviéto, à six milles de Bolséna. Le pèlerin alla sans retard se jeter à ses pieds ; il raconta au pape Urbain IV les épreuves que sa foi avait eu à subir et le miracle provoqué par ses doutes. Puis, muni de la bénédiction apostolique et désormais délivré de toute tentation, il se rendit au tombeau des saints Apôtres pour rendre grâces de ce bienfait et accomplir son vœu.

Le Pape Urbain IV ne resta pas indifférent à cet éclatant prodige. Deux grandes lumières de l'Église, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, se trouvaient alors à Orviéto ; il les envoya sur-le-champ à Bolséna pour y faire une enquête. La vérité du miracle fut reconnue ; et le Pontife chargea l'évêque d'Orviéto d'aller chercher à l'église Sainte-Christine l'adorable Hostie, le corporal et les autres linges ensanglantés. Urbain lui-même, entouré des cardinaux, du clergé et d'une foule immense, sortit en procession solennelle et vint au-devant de ce précieux trésor jusqu'au pont de Rivo-chiaro, à un quart de mille environ de la ville. Les enfants et les jeunes gens portaient des palmes et des branches d'olivier ; on chantait des hymnes et des cantiques au Dieu du Sacrement. Le Pape s'agenouilla pour prendre les vénérables Mystères et les porta comme en triomphe jusqu'à la cathédrale de Sainte-Marie d'Orviéto.

La coutume de cette époque était, suivant le décret d'Innocent III au IV^e concile de Latran, en 1215, de conserver les saintes reliques cachées aux regards des fidèles. Cette prescription, dictée par la prudence, s'appliquait à la sainte Hostie de Bolséna et autres objets teints du sang miraculeux ; Urbain IV la fit observer avec soin. On enveloppa l'Hostie changée en chair dans un voile blanc et on la déposa avec le corporal et quatre purificateurs tachés de sang dans une bourse quadrangulaire brodée d'or et d'argent ; une cassette solidement garnie de fer et munie de clefs reçut ensuite ces inestimables reliques. - En 1338, les fidèles voulurent donner à ce riche trésor un reliquaire de grand prix, qui permettrait de l'exposer à la vénération publique avec la pompe et les honneurs qui lui étaient dus. Un artiste de renom, Ugolin de Viero, fut chargé de l'exécution de ce chef-d'œuvre, que l'on admire encore aujourd'hui : c'est un somptueux tabernacle d'argent massif doré, enrichi d'émaux remarquables et d'une infinité d'ornements et

de statues d'une grande beauté.

Année 1452. - Raguse, en Dalmatie.

Les encensoirs des Anges adorateurs.

Saint Jacques de la Marche, une des gloires de l'Ordre franciscain, prêchait avec beaucoup de zèle dans la ville de Raguse, et Dieu multipliait les miracles sous ses pas.

Un jour, il s'était attaché à prouver par l'autorité des Ecritures et des saints Pères, que dans l'auguste sacrifice de la Messe les prêtres consacrent le Corps vrai et réel du Sauveur : il savait que dans son auditoire se trouvaient des hérétiques qui niaient obstinément cette vérité, soutenant que le pain et le vin ne méritent pas nos adorations et que ce culte est une idolâtrie.

Voyant que ces paroles ne portaient pas la conviction dans ces âmes aveuglées, il demanda aux religieux du monastère de placer de chaque côté du maître-autel la statue d'un ange adorateur tenant à la main un encensoir. « On verra des choses merveilleuses de ces deux anges », dit-il. Et avant de commencer la Sainte Messe, il fit mettre dans les encensoirs de la braise et de l'encens. En cela il avait obéi à une inspiration d'En Haut et sa confiance ne fut pas trompée.

Lorsqu'il fit l'élévation de l'Hostie, puis du calice, tous les assistants virent les deux statues se mouvoir, agiter leurs encensoirs et encenser le Très Saint Sacrement, de la même manière que les ministres de l'autel ont coutume de le faire en cette circonstance.

Ce spectacle inouï réjouit les catholiques et les confirma dans la foi à un si grand mystère ; les hérétiques eux-mêmes se rendirent à la vérité et la plupart confessèrent que Jésus-Christ est réellement présent dans la Sainte Eucharistie, et qu'il y est digne de toute louange et mérite notre adoration la plus profonde.

Ce qu'avait prédit le Saint n'arriva pas qu'une fois ; désormais, aux jours des grandes fêtes, on voyait les deux anges se mouvoir d'eux-mêmes et agiter leur encensoir. Et le prodige s'est perpétué pendant plus de deux siècles ; il cessa en 1693, lorsque l'église fut ruinée par un tremblement de terre : les deux statues devinrent la proie des flammes.



Souviens-toi du « pourquoi ? » de notre Martinique !

Monseigneur Tanoux (Joseph Etienne Frédéric), né à Aubagne en 1842, succéda à Monseigneur Carméné.

Originaire du Diocèse de Marseille, il appartenait à la Congrégation des Lazaristes.

Quatorze ans plus tôt, revenant d'Amérique du Sud où il avait exercé son ministère, en Argentine, au Brésil et au Pérou, il avait fait une escale à la Martinique et avait été séduit par sa beauté, la comparant à « *une corbeille de fleurs voguant sur la mer bleue* »... puis il s'était retrouvé en Espagne.

Quand il revit la Martinique, en février 1898, venant de Madrid, ce ne fut pas pour y « admirer des fleurs », mais pour apaiser un conflit qui opposait deux camps : le clergé et les fidèles... surtout ceux de Saint-Pierre.

Les uns prenaient parti pour Mgr Carméné, représentant « l'Autorité »... les autres pour l'Abbé Cudennec, considéré comme « sacrifié », et victime du népotisme épiscopal.

La presse envenimait les querelles, les répandant à travers toute l'Ile :

« *Népotisme et despotisme* » écrivait l'un, « *Un vicaire « fin de siècle »* » répondait l'autre...

La brouille avait passé du clergé aux familles, où on se déchirait à qui mieux mieux : maris et femmes, parents et enfants...

Pour mettre fin à cet état de chose, Monseigneur Tanoux dut prendre des décisions qui, en temps ordinaire, auraient paru rigoureuses, et qui lui en coûtèrent en son for intérieur.

Il s'y attendait... car au jour de son sacre, un évêque lui avait dit : « *La vie de Jésus-Christ, le Pontife Suprême, fut une Croix et un martyr. Celle de Son disciple doit ressembler à celle du Maître Aujourd'hui, c'est le Thabor, demain ce sera le Calvaire... Que votre âme soit vaillante, Dieu vous soutiendra.* » ♦

Par Emel

Souviens-toi du « pourquoi ? » de notre Guadeloupe !



Après avoir vu dans le détail l'histoire de la paroisse de Vieux-Habitants, la plus ancienne de la Guadeloupe, revenons à une vue plus générale de l'histoire religieuse du diocèse.

L'île de Guadeloupe a été consacrée à l'auguste Reine avant même sa découverte par les explorateurs espagnols.

En février 1493, Christophe Colomb revenant de son premier voyage aux Amériques, se trouva pris dans une forte tempête qui semblait vouloir submerger son navire. *« Il ordonna que l'on tirât au sort celui qui se rendrait en pèlerinage à Santa Maria de Guadalupe. Il commanda d'apporter à cet effet autant de pois chiches qu'il y avait de personnes sur le navire, d'en marquer un d'une croix au couteau et de les mettre tous, bien remués, dans un bonnet. Le premier qui y mit la main fut l'amiral (Christophe Colomb) et il en tira le pois chiche à la croix. Ce fut ainsi que le sort tomba sur lui et, dès ce moment, il se considéra comme pèlerin, tenu d'accomplir le vœu »* (Journal de bord de Christophe Colomb).

La tempête se calma un peu, mais la mer demeurait forte. Quatre jours après ce vœu, les hommes du navire, à l'heure du Salve Regina, aperçurent une lumière qui les guida jusqu'aux îles des Açores, où ils purent aborder. Ils étaient sauvés !

Dès qu'il le put, Christophe Colomb accomplit son vœu en se rendant au Sanctuaire très fréquenté de Notre-Dame de Guadalupe en Espagne.

L'illustre pèlerin, par dévotion à Marie, fit promesse aux moines, gardiens du Sanctuaire, de dédier l'une des îles qu'il découvrirait dans ses futurs voyages, à Notre-Dame de Guadalupe.

Lors de son deuxième voyage, le dimanche 3 novembre 1493, Christophe Colomb, à bord de son navire-amiral la Marie-Galande, aperçoit au petit matin trois îles inconnues.

A la première aperçue, il donnera le nom de la Dominique, puisque c'est un dimanche (*dominica* en latin) qu'il l'a découverte. La deuxième portera le nom de son navire : Marie-Galante ; et à la troisième, la plus importante des trois, il donnera le nom de Guadeloupe.

LA VIE AU PRIEURÉ



La Fête-Dieu vit se regrouper les fidèles autour de Jésus Hostie : les Messes furent célébrées avec faste, le nombre important d'enfants de chœur autour de l'autel encouragea tous et chacun à l'adoration et à l'action de grâces envers un si grand amour ; la procession à Pointe à Pitre fut rehaussée cette année encore par le reposoir dans le kiosque

de la Place de la Victoire. A quand le reposoir pour la Martinique ? Quelques enfants firent leur première Communion à Pointe à Pitre ; pour Fort de France, on attendra encore un peu...

Il y eut la fin des cours de catéchisme le mercredi, avec l'examen final qui permit d'apprécier la compréhension de chacun. Ainsi on découvrit que le 3ème commandement de Dieu nous ordonne de « ne pas fêter les dimanches », que le pain et le vin deviennent le Corps et le Sang de Jésus au baptême - ou à la confession - et que la Vierge Marie est « la femme de Jésus-Christ »... Au secours !

Heureusement, la fin de l'année scolaire nous apporta un peu de réconfort, avec le spectacle de « la chèvre de Monsieur Seguin » et autres poèmes très appréciés des nombreuses personnes présentes - sans parler du repas qui suivit -, et la satisfaction générale des parents quant au travail et aux efforts de comportement fournis par leurs enfants durant cette année.



Le Saint du mois

Ane-Marie Javouhey voit le jour le 11 novembre 1779, dans le petit village de Jallanges en Côte d'Or, dans le foyer de Balthazar Javouhey, laboureur aisé et bon chrétien, qui très vite s'installe à Chamblanc dans le village voisin où elle grandit.

C'est la Révolution qui, amenant persécutions religieuses, schisme et déchristianisation, va marquer la jeune adolescente et orienter sa vocation. Instruisant les enfants pauvres, elle n'hésite pas, malgré la terreur et contre la volonté de son père, à se consacrer à Dieu.

Déjà s'affirme un caractère que ni les pressions familiales, ni les événements ne pourront arrêter, ni même infléchir.

Après avoir été, en 1805, bénie par le Pape Pie VII à Châlon sur Saône, elle prononce ses vœux, ainsi que ses trois sœurs et fonde, sous le nom

de Saint Joseph, une nouvelle congrégation, autorisée officiellement en 1806 par l'Empereur Napoléon I^{er}. En 1812, la congrégation s'installe à Cluny et prend le nom de Saint Joseph de Cluny.



**Bienheureuse
Anne-Marie
Javouhey
Fête le 15 juillet**

Ayant pour but l'éducation, sa congrégation se voit reconnue et est très vite appelée, par le Ministre des Colonies, à des missions en Outre-Mer. Elle devient dès lors le premier ordre de femmes missionnaires.

Ainsi, 1817 voit le premier départ de religieuses à l'île Bourbon, puis en 1819 pour le Sénégal, la Gambie et la Sierra Leone. Suivent la Guadeloupe et la Guyane en 1822, puis la Martinique en 1823. Après un premier séjour au Sénégal de 1822 à 1824, elle ouvre à Bailleul dans l'Oise, le premier séminaire africain de France, d'où sortiront les trois premiers prêtres noirs sénégalais en 1840.

En 1828, La Mère Javouhey part pour la Guyane, avec 36 sœurs et 50 émigrants, pour la fondation d'une colonie agricole à Mana, d'où elle rentrera en 1833, après un semi échec.

En 1835, elle retourne en Guyane et recueille du gouvernement plus de

500 esclaves nègres qu'elle christianise et initie aux techniques diverses des métiers. Ne concevant la liberté qu'à travers l'éducation et la capacité à s'assumer, elle démontre que les noirs, malgré

les conditions de l'esclavage, n'en sont pas moins des hommes, et peuvent accéder à la civilisation et vivre de leurs capacités à l'égal des autres. En 1838, elle fait libérer 185 premiers esclaves noirs.

Femme de caractère et d'action, elle se heurtera inéluctablement à des oppositions de sa hiérarchie et du système colonial. Face à l'évêque d'Autun, qui veut lui reprendre sa congrégation et la diriger, elle tiendra bon, malgré des pressions et la calomnie, puis avec divers soutiens,

l'emportera. Ilot de liberté dans un système esclavagiste, l'expérience de Mana recevra d'autres appuis avant qu'en 1848, la II^{ème} république ne généralise définitivement l'abolition de l'esclavage.

Revenue en France en 1843, la Mère Javouhey, fidèle à l'Évan-

gile, ne cessera de poursuivre son œuvre pour combattre la misère et développer l'éducation, " voulant être partout là où il y a du danger et de la peine ", jusqu'à ce jour

du 15 juillet 1851 où, après une vie bien remplie, elle abandonna les 1200 sœurs de son ordre pour s'en aller rejoindre le Très Haut.

En 1950, le Pape Pie XII proclamera Anne-Marie-Javouhey Bienheureuse, et l'année suivante son corps sera ramené à Senlis où elle avait souhaité reposer. ♦



Ordination des 3 premiers prêtres sénégalais



Père Mavel

Martinique

☎ 05.96.70.04.67

◆ Réunion de Marie Reine des Cœurs

☞ *Vendredi 2 octobre*

◆ Cours de doctrine pour adultes (de 17h45 à 18h15 à la chapelle).

☞ Reprise le 15 septembre

◆ Patronage

(14h30-17h30 au prieuré)

◆ Amis de St Jean Bosco

(17h-19h30 au prieuré)

☞ *Mercredi 1^{er} juillet*

Nos prochains rendez-vous.
Venez-y nombreux !

Guyane

☎ 06.96.79.57.88

☞ **Dimanche 19 Juillet** à Montparamana

- . 9h30 Messe chantée
- . Pique nique
- . Conférence
- . Salut du Saint-Sacrement

☞ **TOUSSAINT 2015**

Guadeloupe

☎ 06.90.12.80.93

◆ Réunion de la Compagnie de Marie Reine des Cœurs à 17h30 à la chapelle

☞ *Vendredi 3 juillet*

☞ *Vendredi 7 août*

Horaires habituels des offices aux Antilles - Guyane

Martinique



05.96.70.04.67

Chapelle
N. D. de la
Délivrande

64, rue Moreau-de-
Jonnès

97200 Fort-de-France
97p.martinique@fsspx.fr

- ◆ **Dimanche** : 7h00 (*messe basse*)
9h00 (*messe chantée*)
- ◆ **En semaine** : 6h30 et 11h00
- ◆ **Exposition du Saint Sacrement** : jeudi à 7h15 (chapelet)
- ◆ **Confessions et permanence** : tous les jours **de 7h30 à 10h45**
- ◆ **Catéchismes** : mardi de 17h15 à 17h45
mercredi de 14h30 à 16h30 (au prieuré)

Guyane

☎ 06.96.79.57.88

- ◆ **Messe** selon le programme ci-dessus
- ◆ **Confessions** durant l'heure qui précède chaque messe

Guadeloupe



06.90.12.80.93

Chapelle
N. D. de
Guadeloupe

5, Quai Lardenoy
97110 Pointe-à-Pitre

- ◆ **Dimanche** à 8h30 (*messe chantée*)
- ◆ **En semaine** : **lundi** à 6h30
vendredi à 18h00
samedi à 6h30
- ◆ **Exposition du Saint Sacrement** : samedi à 7h15 (chapelet)
- ◆ **Confessions** : avant ou après chaque messe
- ◆ **Catéchismes** : vendredi soir et samedi après-midi
- ◆ **Permanence** : le samedi de 8h00 à 12h00
le lundi de 7h15 à 12h00